

Abimelech

ISRAEL, HORS DES TENTES ! ISRAEL, AU COMBAT ! Il n'est pas impossible que mes longues recherches me permettent enfin d'atteindre mon but. N'ayant plus guère de temps devant moi, je vais résumer au plus court.

Au départ, rien qu'une observation assez banale : comme tout le monde, j'avais remarqué que les objets donnaient souvent preuve d'une réelle perversité. N'importe qui a fait l'expérience involontaire de la tartine beurrée qui échappe à la main et tombe obligatoirement du côté beurré sur le sol. Rien d'original là-dedans. En exploitant ce phénomène de façon systématique et en l'attribuant à une fantasque entité, Edgar Poë a écrit « le démon de la perversité ». Jeu littéraire — et peut-être davantage ; on ne sait jamais avec le génie mystificateur d'Edgar Poë ; mais enfin cela ne va pas très loin, et lui-même n'a plus abordé ce thème.

Moi, je ne suis pas un génie comme lui, mais je suis doté d'une obstination invincible : il me faut aller jusqu'au bout de ce que j'entreprends, ne pouvant supporter l'idée de laisser au bord de mon chemin une tentative abordée une seule fois. J'avais donc remarqué la malignité, l'hostilité de nombre d'objets, comme s'ils participaient à un complot tacite dirigé contre l'homme. J'ai entrepris de noter avec plus de soin ces attaques muettes, mieux : de les mettre en fiches, pour voir si se découvrirait au bout du compte une intention cachée. Ce faisant, j'ai constaté qu'au fur et à mesure se multipliaient les actes de guerre des objets dirigés contre moi,

comme s'ils s'apercevaient que je devenais un espion dangereux pour eux, comme s'ils se communiquaient mutuellement leurs soupçons, comme s'ils tendaient une bataille sournoise en harcelant davantage celui qu'ils considéraient dorénavant comme un ennemi personnel. Plus de ces embûches intermittentes que tout le monde peut constater, tel l'épisode de la tartine beurrée, mais des attaques de plus en plus fréquentes, même si beaucoup conservaient leur classicisme : le livre précis que l'on recherche dans la bibliothèque et qui, justement, a glissé derrière les autres pour rester inaperçu. La poignée de porte, prétendument inoffensive, et qui en profite pour accrocher la manche de la robe de chambre quand on transporte le plateau du petit déjeuner : brillante et bruyante illustration de la malignité des choses. La punaise tombée on ne sait d'où sur le parquet et qui attendait avec une patience sournoise le passage d'un pied nu ; la brosse à dents qui échappe à la main humide pour se tapir dans le recoin le plus poussiéreux. Le fer à repasser brûlant, qui glisse sans raison apparente de son support, avec l'espoir de se démolir sur le sol, et peut-être même de faire coup double en abîmant douloureusement la main qui tente de le retenir. Le tenon qui casse dans l'assemblage à mortaise qu'on est en train de façonner et fait dévier la scie sur la main nue. La limaille de fer qui se dirige avec précision sur l'œil pendant le meulage.

Bon, tout cela est bien connu, j'allais dire : sans surprise. Mais à mesure que je notais avec soin les actes d'hostilité du monde matériel à mon égard, j'étais bien obligé de constater qu'ils se multipliaient de façon alarmante, et que les attaques étaient de moins en moins anodines. N'en voulait-on pas désormais à ma vie ? Comme je contournais dans la neige fraîche un lac glacé, j'ai soudain enfoncé jusqu'à mi-cuisse, et quand j'ai voulu retirer ma jambe, elle était prise au piège, mon pied s'étant coincé entre deux blocs de rocher. Impossible de me dégager en tirant, et si je prenais appui des deux

maines sur la neige pour m'arc-bouter, elle céda à son tour. Rien d'autre à faire que de creuser avec les mains jusqu'au moment où je pourrais délayer ma chaussure et dégager ainsi mon pied. Facile à dire, moins à faire. Mes mains se gelaient rapidement, au point de refuser service ; il fallait sans cesse les frotter et les frapper pour leur redonner vie. Le trou ne progressait que très lentement, et il s'avérait devoir être plus vaste que prévu. Plus de trois quarts d'heure pour me libérer. Le piège était bien conçu.

Quelques jours plus tard, sur la route, au moment précis où je dépassais un camion, ma commande d'accélérateur cassa brusquement et me laissait quasi en perdition. Je ne m'en suis tiré que parce que personne ne venait en face. Chaude alerte, et le mécanicien consulté déclarait que la rupture de cette tige lui paraissait inexplicable. Puis c'était le tuyau de la cuisinière à gaz qui se détachait sans avertissement, un lacet de soulier qui se dénouait — alors que je fais toujours un nœud double, et me faisait trébucher du trottoir, au moment précis où survenait un bus derrière moi, Et ainsi de suite...

Bref, c'était la guerre ouverte et ma peau était maintenant en jeu. Il me fallait contre-attaquer, d'urgence. Oui, mais comment ? J'ai d'abord essayé ce qui m'a paru la méthode la plus simple : prendre l'initiative des opérations, maltraiter les objets brutalement, de façon imprévisible, pour mettre de mon côté l'effet de surprise. Ce caillou qui attendait sur le sentier de faire trébucher un passant, je l'abordais de côté et le lançais dans la rivière, où, tout mortifié, il n'avait plus à s'en prendre qu'à lui-même. Ce verre, posté au bord de la table, qui espérait une chute soudaine pour blesser quelqu'un de ses éclats, je le saisisais avec précaution dans mon mouchoir et le confiais aux profondeurs d'une poubelle. Cet écrou de la roue avant gauche de mon auto, qui espérait se dévisser subrepticement avec des projets à longue vue, j'ai anticipé en le matant à coups de marteau brutaux.

J'attaquais, même sans provocation, pour semer le doute chez les objets : un bon coup de talon dans cette porte, avant qu'elle ait pu songer à pincer des doigts. J'écrasais dans un étau ce crayon, sans attendre qu'il ait roulé à terre pour se glisser sous un pied, comme c'est l'habitude des crayons. Et ainsi de suite. Cela me soulageait quelque peu, et la sauvagerie de mes attaques semblait décontenancer les objets et les faire réfléchir — ou quelque chose qui se rapproche plus ou moins de la réflexion. Toujours est-il que le nombre des agressions contre moi diminuait.

Mais peut-être pouvait-on trouver mieux. C'est alors que j'ai songé à une méthode homéopathique : puisque les objets recèlent une sourde et sournoise hostilité, pourquoi ne pas en façonner un que je chargerais, exprès, de toute la malignité possible, une sorte de chose diabolique ? On pouvait en tout cas essayer : par exemple, une casserole à poignée tournante, qui lâcherait son contenu brûlant quand on la saisirait, ou un interrupteur électrique établissant un court-circuit au premier contact, ou une poignée de porte calculée pour chuter à l'emploi et impossible à remettre en place, ou un couteau multi-lames dont les lames seraient soudées pour qu'on se casse les ongles à vouloir les ouvrir.

Après réflexion, j'ai entrepris de construire un cintre porte-vêtement, mais un cintre essentiellement pervers, où tout serait calculé pour fausser son emploi, pour donner un objet sciemment nuisible. Dur travail : il m'a fallu multiplier les diagrammes, trouver, par tâtonnements délicats, les équilibres, ou plutôt les déséquilibres, prévoir toutes les conditions d'usage possibles, pour les rendre toutes nuisibles. Après de laborieux efforts, j'ai pratiquement réussi. À voir ce cintre, on lui trouve l'air benoît, inoffensif, papelard. Une couleur nauséuse, pourtant : est-ce du faux bois couleur plastique, ou du pseudo plastique couleur faux bois ? Si l'on veut l'accrocher à une tringle, comme tous les cintres ordinaires, à la différence de

ceux-là il se laisse facilement mettre en place ; la chute ne survient qu'au bout de quelques secondes, grâce à un cliquet à ressort dissimulé. Quand on le ramasse, par quelque endroit qu'on le saisisse, on se pince, on se pique, on s'écorche, on se coupe. Je me suis passionné pour obtenir une blessure différente en chaque point. Si l'on y pend une veste, il la laisse choir après avoir fait un accroch à la doublure. Si l'on veut le briser, par colère, il se fragmente en éclats dangereux ; jeté au feu, il répand, en brûlant, une odeur abominable.

Bref, moi qui suis un perfectionniste, je crois avoir réalisé là une sorte de chef d'œuvre. Et il semble bien que les autres cintres, à son voisinage, deviennent beaucoup plus circonspects.

J'ai donc poursuivi mes réflexions dans ce sens : si l'on peut guérir le mal par le mal, pourquoi ne pas continuer dans cette voie ? Pourquoi ne pas essayer dans d'autres domaines que celui des objets ? Je me flatte de me conduire, en toutes circonstances, selon la logique et la raison raisonnante : pourquoi ne ne serait-ce pas à moi de devenir, sinon le grand prêtre, du moins le prophète de cette grande idée ? Prophète ! Mais oui ! Israël, hors des tentes ! Israël, au combat !

J'avais lu avec passion, dans ma jeunesse, un livre intitulé « Les Camisards » d'Alexandre de Lamothe, version quelque peu romancée de la guerre des Cévennes ; intéressé surtout par ce qu'il écrivait sur le fameux phénomène de ptrophétisme. J'ai appris plus tard qu'il s'était contenté de reprendre, en l'enjolivant, la légende forgée par Brueys, en 1690, dans son « Récit fidèle de ce qui s'est passé dans les assemblées des fanatiques du Vivarais ». Légende, mais habilement fabriquée, avec un sens certain du mystère romanesque, pour expliquer de façon rationnelle et discréditer, du même coup, l'apparition dans les groupes camisards, de garçons et de filles, qui soudain entraient en transes, clamaient des frag-

ments de Bible et d'Apocalypse, toujours choisis parmi les plus sombres et les plus menaçants pour exciter au combat, bref « prophétisaient », même si les protestants sont aujourd'hui les premiers à se montrer très circonspects sur ce point. Partant du cas d'Isabeau Vincent, la prophétesse de Crest et, dit-on, l'égérie de Cavalier ^a, Brueys avait construit une magnifique histoire : appuyé par le consistoire de Genève et financé par lui, un gentilhomme verrier, Du Serre, avait institué à Dieulefit — au nom vraiment prédestiné — une fabrique de prophètes. Recrutant des adolescents des deux sexes, choisis parmi les plus nerveux, malingres, et prédisposés à l'hystérie, il les soumettait, dans de sinistres souterrains, à des émanations de gaz méphitique, à des décharges électriques, des apparitions simulées de fantômes et de spectres, leur enseignant des postures et des gestes épileptiques, les entraînant à hurler des textes de la Bible, l'écume aux lèvres et les yeux révoltés.

Une fois bien dressés, ils étaient lâchés dans les Cévennes. Le plus fort d'entre eux, selon Lamothe, était un surnommé Abimelech (un juge d'Israël, fils de Gédéon, qui fit périr tous ses frères ^b — charmant jeune homme). Une illustration célèbre le montre campé sur un cheval au galop, sans selle ni étriers, brandissant une torche allumée, au milieu d'un paysage nocturne de rochers et de sapins, et poussant son cri de guerre habituel : Israël, hors des tentes ! Israël, au combat !

Quel rapport entre lui et moi ? aucun, du moins sur le plan des guerres de religion ou de la fabrication de prophètes aux trois quarts fous. Mais il y avait là une idée à creuser : cet Abimelech, au nom magnifique, était lancé parmi l'humanité comme une force maléfique, incitateur de meurtres et de massacres. Est-ce que lui aussi, sans le savoir n'essayait pas de tuer le mal par le mal lui-même ? Bon, le cheval, la torche,

a. Le plus célèbre des prophètes camisards.

b. 68 de ses 70 frères.

la chevelure flottant au vent furieux de la course, tout cela faisait romanesque bien démodé ; et je me voyais mal lançant des protestants contre des catholiques, ou inversement. Mais, tout au moins pour commencer, je pouvais tenter de mettre cette gravure au goût du jour et d'essayer ma méthode personnelle : après les objets, la nature, par exemple.

Cela s'est fait très simplement : j'avais d'abord fréquenté de nuit les parcs à autos pour percer les pneus à coups de poinçon et remplir les serrures de portières de mastic à durcissement rapide. Mais ces gestes puérils me laissaient mécontent de moi et vite dégoûté. Autant mettre le feu aux poubelles et arracher les fusibles des ascenseurs : le moindre apprenti loubard en fait autant, ce n'était pas digne de moi. C'est alors que j'ai songé à la torche d'Abimelech. Oui, guérir le mal par le mal, avec le feu. Voilà une belle entreprise.

J'ai une vraie passion pour les arbres : ils accomplissent honnêtement la tâche qui leur a été proposée : monter le plus haut possible vers le ciel. Peu d'hommes peuvent en dire autant. Et je trouve en eux une sensibilité évidente, voire, chez quelques espèces, comme une sorte d'amitié. La série annuelle des incendies de forêts me révolte, et plus encore que tous l'acceptent ainsi qu'une fatalité inéluctable. Là était ma voie : j'allais mettre le feu aux forêts pour forcer ce qu'on appelle par euphémisme les autorités à réagir avec efficacité. Ainsi l'holocauste que je projetais serait-il, au bout du compte, salvateur. La réalisation n'était guère compliquée : il m'a suffi de concevoir et de réaliser, à plusieurs exemplaires, un mécanisme de mise à feu. Un réveil établissait un contact électrique au bout de douze heures, ce qui me donnait largement le temps d'être loin au moment de la mise à feu et d'établir ainsi un alibi éventuel. L'étincelle déclenchait une capsule de fulminate de mercrecu et, grâce à elle, la déflagration d'une livre de poudre de chasse, quantité suffisante pour détruire toute trace d'appareillage et com-

munique le feu au sous-bois. Ma R 5 était suffisamment courante, donc anonyme, pour laisser mes déplacements inaperçus.

J'ai procédé ainsi, sans être jamais inquiété, en Ardèche d'abord, puis dans les Alpes Maritimes et le Var. Aucun problème. Les journaux ont signalé la recrudescence saisonnière des incendies de forêts, dûs, d'après eux, à des causes accidentelles et non déterminées. Il y a même eu la mort de trois pompiers cernés par le feu, que je n'avais pas recherchée, mais que je ne voyais aucune raison de déplorer, puisqu'elle allait dans le sens de ma tentative : forcer le public et les autorités à s'inquiéter du problème des forêts et à prendre, enfin, les mesures drastiques appropriées. Mais, avec l'honnêteté dont j'use toujours envers moi-même, j'ai dû reconnaître l'échec complet de ma tentative : elle s'est heurtée à l'indifférence flasque du public et à l'édredon d'irresponsabilité dont se couvrent les pouvoirs. En outre, obligatoirement éloigné des lieux où se déclaraient les incendies, je ne pouvais en avoir idée qu'indirectement, par les journaux, et le spectacle lui-même m'échappait. Je me sentais lésé de ne pas voir le fruit de mes efforts.

Soit : puisque je ne réussissais pas dans le domaine de la nature, il me fallait passer au degré supérieur — si l'on peut dire ! — au degré des hommes. Après tout, c'est bien ce qu'avait fait Abimelech. Mais je devais recourir à des moyens plus subtils que des gesticulations et des cris, fussent-ils aussi spectaculaires que les siens. Tout cela trop extérieur pour être efficace. Mon raisonnement me conduisait donc à des procédés occultes, mûrement pourpensés.

Je me suis souvenu de la formidable déclaration de Gilles de Rais, à son procès : « Je suis né sous une telle étoile que nul au monde n'a jamais fait et ne pourra jamais faire ce que j'ai fait ». Non, je n'avais pas le goût ni l'intention de suivre la même voie que lui. Mais peut-être quelque chose à tenter,

ainsi que lui, du côté du satanisme ?

Je m'étais intéressé, entre autres sujets, à la personnalité, d'ailleurs très discutée, de l'abbé Van Hoecke, chapelain du Saint-Sang à Bruges, accusé d'avoir participé à des messes noires, mais défendu par d'autres. De là, j'avais cherché des documents sur la rencontre à Lyon entre l'hérétique Vintras et le diabolique abbé Boulon dont la confession partielle, dans le fameux cahier rose, est certainement authentique. Vintras lui avait donné quelques une de ses hosties, dites par lui miraculeuses, où se montraient de mystérieux symboles tracés dans le sang. Mais les récits de Stanislas de Guaita et d'Oswald Wirth, qui se prétendaient occultistes, ne me satisfaisaient pas du tout. Cela fleurait le mensonge et l'esbrouffe, avec ces descriptions cotonneuses de phénomènes soi-disant sataniques, ce procédé perpétuel et exaspérant, donc usent tous les occultistes, de se retrancher derrière l'obligation du secret, ce fameux secret toujours dissimulé derrière des rideaux de fumée, à mesure que l'on s'en rapproche, de sorte qu'on est bien forcé de conclure raisonnablement à son inexistence. Mages, devins, goetiens, nécromanciens, rosicruciens, satanistes, je les mettrais tous dans le même panier de farceurs laborieux ou d'imbéciles convaincus. Il m'est même arrivé de rencontrer un gaillard à collier de barbe qui s'intitulait fièrement grand-prêtre du culte de Satan : tout entier vêtu de cuir noir — ce qui avait dû lui coûter fort cher — il tenait des propos oraculaires et pompeux qu'il voulait blasphématoires et qui sonnaient le creux ; plus, le vide. Bref, un parfait crétin. À supposer que le démon voulût bien lui accorder son aide, ce qui restait tout à fait hypothétique, ce 'est pas avec d'aussi ridicules manigances qu'on pouvait l'évoquer. Mieux valait ne compter que sur moi-même et laisser à la poubelle les pentacles, fumigations, hosties maléficiées, mélanges et breuvages plus ou moins scatologiques, bref tout cet arsenal complaisamment décrit dans

mes lectures. Donc, affaire réglée : il n'y avait là qu'une impasse malodorante pour égarer les cervelles déboussolées.

Au stade suivant de mes réflexions, je me suis demandé si je pouvais agir sur des personnes par le procédé que j'avais utilisé pour les objets et les forêts. Agir sur un homme, une femme, un enfant, peu importe, mais quelqu'un d'assez malléable pour que je parvienne à le biaiser, à le gauchir, à mener son esprit à une telle distorsion qu'il se décide à œuvrer de façon perverse, à nuire subtilement. Autrement dit, je voulais modeler une créature mauvaise pour que l'humanité devienne meilleure en la voyant et en la côtoyant. Travail long, délicat, mais qui ne me paraissait pas impossible : il y faudrait beaucoup de temps et d'application. Mais si le résultat en valait la peine ? Je me voyais déjà glissant dans la société un brûlot humain, modelé pour faire le mal tout en croyant faire le bien, jusqu'au moment où il exploserait, pour ainsi dire, après avoir accompli le plus de ravages possible.

Cependant, au bout du compte, ce plan ne me satisfaisait pas pleinement : en effet à partir du moment où ma créature fonctionnerait en autonomie, toute initiative m'échappait ; je restais sur la touche, inutile, une fois le déclic initial provoqué. Et cela je me refusais à l'admettre ; de toute façon, je revendiquais pour moi l'initiative. Ce n'est pas un autre que j'avais chargé de mettre le feu aux forêts ; ç'aurait été mesquin, indigne de moi-même ; je ne pouvais que refuser d'agir par personne interposée. Attaquer la société, fort bien ; mais le faire moi-même, et le faire seul, dans une tentative titanique,

J'ai donc renoncé à ce plan, non sans quelques regrets, ayant déjà mijoté deux ou trois idées subtiles pour pervertir mon futur cobaye. Dommage, mais l'objection majeure l'emportait.

Une fois de plus, je suis revenu à la logique de la froide raison qui m'est coutumière : puisque je renonçais à modeler

un autre dans le sens de la destruction. Une seule solution restait : opérer sur moi-même, pratiquer une soigneuse et méthodique auto-destruction.

Oui ; mais si c'était aussi impossible que l'auto-psychanalyse ? On ne peut agir sur soi-même que par soi-même : si j'arrivais à une table rase, avec de ces drogues, par exemple, qui annihilent la volonté, voire la personnalité — cela existe — je ne serais plus qu'une épave dérivant passivement au gré des courants. Je ne voulais pas de ce néant sans profit. Bien sûr ; mais parvenu à ce stade de réflexion, je m'aperçus que je faisais sottement fausse route : il ne s'agissait pas du tout de me néantiser, non, mais de parvenir à une subtile distorsion de moi-même, sans ruiner mon libre arbitre, mais en l'incitant à choisir des voies nouvelles. À ce moment, je serais responsable des actes que je choisirais d'accomplir. Il y avait là un équilibre, ou un déséquilibre, certainement délicat à réaliser, mais la tentative serait passionnante, bien à ma mesure. En cas de réussite, ce serait vraiment l'instant de crier : Israël, hors des tentes ! Israël, au combat !

Bon ; mais il fallait commencer par le commencement, c'est-à-dire acquérir le matériel nécessaire, avant de travailler sur mon esprit. Ce fut plus long et plus difficile que je ne le prévoyais, et j'ai failli perdre patience en cours de route, mais enfin je suis parvenu, en passant d'un intermédiaire à un autre, à entrer en contact avec un certain individu qui pouvait fournir certaines marchandises, à des prix plutôt élevés. Mais comment faire autrement ? Je voulais une arme capable de tirer des rafales à grande vitesse, et mon choix s'est porté sur une mitraillette Uzi 9 mm, une arme israélienne, excellente, légère et très rapide, qui correspondait exactement à mes désirs ; quatre chargeurs devaient me suffire. Je me suis assuré qu'elle était en parfait état de marche ; je l'ai démontée, nettoyée, graissée, remontée. Tout était assuré de ce côté-là, et il me plaisait que ce fût justement une arme

israélienne : Israël, hors des tentes !... Mon sens de l'humour était comblé.

Restait le plus délicat : opérer sur moi-même pour distordre ma mentalité jusqu'à l'inverser. Heureusement je ne crois à rien : ni religion, ni éthique. Donc pas de point d'attache trop solide qui aurait pu résister de façon gênante, mais une personnalité tout à fait libre. J'ai d'abord mis en œuvre certaines des techniques que Gurdjeff faisait pratiquer à ses disciples ; pendant des heures épuisantes, je me suis appliqué à effectuer des mouvements de culture physique, soigneusement dissymétriques, tout en récitant une fausse table de multiplication. Je devins capable de la maîtriser : $5 \times 8 = 82$, $6 \times 8 = 41$, et ainsi de suite. Et le jour est venu pour moi où n'existait plus de réelle table de multiplication. J'avais enfin coupé tout lien avec une numération prétendument rationnelle.

Même effort avec les mots, pour un résultat presque égal. Je suis parvenu à lire d'autres mots que ceux présentés par les livres, et ce avec une tension décroissante, une aisance croissante. Comme je vis parfaitement seul, ayant pris auprès de mon administration un congé de longue durée, soit-disant pour soigner une dépression nerveuse, moi l'homme le plus équilibré qui soit, le problème de la communication par le langage ne se pose à peu près pas. Même dans les rapports strictement nécessaires avec les commerçants, d'ailleurs choisis désormais dans un quartier où je ne suis pas connu : j'ai recours aux signes et présente mon porte-monnaie à la caissière, avec une expression de stupidité dont je suis assez fier, pour qu'elle prenne elle-même la somme voulue dans son système irrationnel de calcul qui n'a pour moi plus aucun sens. Chez moi, où je parle tout haut, j'obtiens une paralalie^a satisfaisante, les mots prononcés n'ayant plus aucun rapport avec les mots pensés. Chose curieuse, mon intellect

a. Difficulté à trouver le bon mot en parlant.

reste bloqué sur un seul point : ce que j'écris correspond exactement à ma pensée, comme le processus dit normal des autres hommes. Peut-être cette survivance est-elle dûe à un certain automatisme des doigts, au moule trop peu malléable de l'écriture. Bref, c'est un détail qui m'ennuie un peu, dans ma recherche habituelle de la perfection, mais qui ne doit pas gêner vraiment la réalisation de mes plans.

Il est vrai que je me trouve seul, isolé maintenant de tous les autres hommes qui restent tous encroutés dans leurs anciennes façons de parler, de penser, d'agir. Mais ce qui pourrait être ma faiblesse fait surtout ma force : je suis le seul être au monde vraiment libre. Parvenu à surmonter, à dé[asser leur arithmétique, leur langue, leurs tabous, tout ce qu'ils croient être leur rationalité, je vis dans mon univers propre où rien ne peut m'entraver ; je ne suis guidé que par mon libre arbitre ; moi, seul au monde à avoir vaincu l'influence du milieu, du moment, de l'endroit, j'ai triomphé du conditionnement qui emprisonne les autres. Je n'ai plus qu'à mettre en œuvre ma toute puissante volonté. Ce pauvre Gilles de Rais voulait dépasser tout homme dans le mal. Mais moi, je n'accepte aucune notion de bien ou de mal qui pourrait me limiter. Je suis libre, comme personne ne l'a jamais été. Israël, au combat !

Car il est temps désormais que ma longue recherche aboutisse à un résultat éclatant. M'en prendre à la société ? Non pas, puisqu'elle n'a aucune existence réelle à mes yeux. À des personnalités ? plus ou moins importantes ? Ce serait me rabaisser à un niveau politique dont je n'ai que faire. Que d'autres essaient de jouer aux terroristes : c'est se mettre sur le même plan que les soit-disant victimes, tout comme le bourreau se met au niveau de ceux qu'il torture ou exécute. Moi, je suis grandiosement seul et entends le rester.

Aussi bien, mon premier geste aura valeur de symbole. Autrefois, quand j'étais comme tout le monde, j'avais été

frappé par une phrase de Breton : « L'acte surréaliste le plus simple consiste, revolvers aux poings, à descendre dans la rue et à tirer au hasard, tant qu'on peut, dans la foule ». Littérature, bien sûr, et Breton s'est bien gardé de mettre sa formule en application. Mais moi, je vais accomplir un acte super-réaliste : les entités grisâtres que je vais liquider resteront anonymes pour moi ; elles ne sont pas dignes d'avoir un nom propre (Ah ! si l'on prenait cet adjectif au sens le plus fort du mot !).

Je vais choisir un samedi après-midi, une rue piétonnière où grouille le plus grand nombre possible de ces ombres qui croient pouvoir s'appeller elles-mêmes hommes et femmes, alors qu'elles ne sont à mes yeux que des formes larvaires. Un premier chargeur en rafale, pour faire un peu place nette, puis les autres chargeurs, au coup par coup, en visant soigneusement, car je tiens à faire les choses de façon impeccable. Ce qui pourra advenir après ne m'intéresse absolument pas.

Ma mitraillette est prête — moi encore plus. Allons, le temps est venu. Israël, hors des tentes ! Israël, au combat !